

La chouette d'éoures

Bulletin de liaison de l'Association La Chevêche

N° 153
Mai
Juin
2021

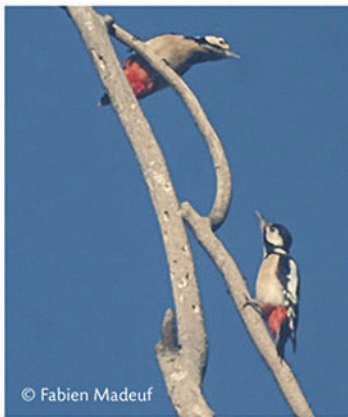
Edito par Francis Castets

Le bout du tunnel... ou pas.

Nous voilà enfin, plus ou moins, sortis de cette crise sanitaire. Qu'en restera-t-il ? Je n'aurai ni la prétention de prédire l'avenir ni celle de faire un bilan, mais si l'on regarde notre société avec un œil naturaliste, on peut penser qu'il n'en restera pas grand chose. La crise sanitaire n'a fait que masquer une autre crise plus profonde qui est celle du climat et de ses conséquences sur les milieux naturels. Aucune réforme sur la chasse, les pesticides, la surconsommation, les énergies fossiles, ... n'a été prise ni en France ni au niveau international. Du coup, le petit intermède des confinements et de la baisse de la surexploitation des ressources naturelles est fini. Je repense souvent à un petit dessin humoristique qui circulait lors du premier confinement où l'on voyait des animaux de la faune sauvage (lapin, renard, blaireau, perdrix, ...) qui dansaient en chantant "ils sont confinés, ils sont confinés". La récréation est finie.

Passion De la Chevêche aux pics épeiches

Offrons-nous un voyage dans le temps, en 2009. Du haut de mes 13 ans, je croise sur ma route le stand d'une association ornithologique locale, à la fête des associations d'Aubagne. Comme vous l'aurez deviné, il s'agit de La Chevêche. S'en suivent des réunions qui ont suscité mon intérêt quant aux oiseaux. J'ai alors participé à mes premières sorties, aux côtés de passionnés que je ne remercie jamais assez pour m'avoir pris



© Fabien Madeuf

sous leurs ailes (c'est de circonstance !), et avec qui j'ai énormément appris. La participation à l'atlas des oiseaux nicheurs de Marseille fut alors une expérience inoubliable, mais qui pour ma part marqua la fin de cette superbe période. Nous voici alors en 2017, et la capitale des Gaules me fait du pied afin de préparer le concours de professeur des écoles. Trois années passèrent et furent bien maigres ornithologiquement parlant : sans voiture à Lyon, les observations sont limitées et on se lasse, finalement bien vite, du cygne noir qui vient nous rendre visite chaque année. Heureusement, quelques retours ponctuels dans le Sud m'ont permis de retrouver les hérons et guépriers camarguais que j'affectionne tout particulièrement ; mais cela restait bien pauvre en comparaison des observations faites avec l'association.

Coïncidence ou non de la vie, mon premier poste m'est alors attribué à Aubagne. Retour aux sources donc, synonyme de retour tant attendu à La Chevêche. Après une première sortie, si bienvenue en ce contexte sanitaire particulier, le confinement refait surface et l'ornithologie mise à mal. Les hérons garde-bœufs, que j'ai tant obser-

vés à mes débuts, se font désormais bien plus rares ; il faut alors explorer les alentours à la recherche de nouvelles espèces à découvrir. Rien n'est laissé au hasard et les heures passées à pédaler ont finalement porté leurs fruits.

Sans encore le savoir, je venais de trouver les dignes remplaçants de mes hérons garde-bœufs, qui allaient également être observés un nombre incalculable de fois. Sans oublier les conseils précieux des amoureux des oiseaux d'Eoures, j'ai donc à maintes et maintes reprises enfourché mon vélo afin de partir à la rencontre de (mes) pics épeiches. Plus je connaissais l'endroit plus il m'en venait : jusqu'à quatre ont pu être admirés en même temps. J'ai alors pu être étonné de leurs rituels : présence à des heures précises, branches préférées, attitudes vis-à-vis des autres individus et des colocataires que sont les perruches à collier, réactions face aux bruits des chasseurs...

Avec un brin de recul, la découverte de cet endroit (à Camp Major pour les connaisseurs) me fit me rendre compte du nombre incalculable d'oiseaux présents dans chaque ville. Il n'est pas nécessaire de faire des heures de route pour observer, même s'il est vrai qu'il ne peut en être autrement pour certaines espèces. De plus, cela met en lumière l'intérêt d'observer les mêmes individus régulièrement.

Aujourd'hui, plus qu'un espoir : pouvoir emmener mes élèves à la rencontre des oiseaux insoupçonnés de leur ville, afin de nourrir une conscience écologique indéniable. Et qui sait, peut-être un jour seront-ils des membres de La Chevêche...

Fabien Madeuf

Réunions

Samedi 18 septembre
"Assemblée générale de l'association"

Samedi 2 octobre
"Biomimétisme"

Quand la nature nous inspire des innovations durables
Par Claude Gadbin-Henry

Sorties

Dimanche 3 octobre
"Gravières Puy St Réparate"

Matinée

Sortie guidée par Claude Agnès
Inscription : 06 11 55 06 11

Vous avez dit toxique

A propos

d'un pot de peinture

Récemment, j'ai acheté un pot de peinture sur lequel se détachait un A+ ce qui me paraissait être un très bon achat. Mais à la maison en y regardant de plus près, à côté de A+ je lis : faibles émanations (toxiques bien sûr) s'opposant à C+ (fortes émanations). Cela m'a rappelé une réflexion de Paul Shepard : "Pourquoi devrions-nous accepter des poisons sous prétexte qu'ils ne sont pas tout à fait meurtriers, de vivre dans une ambiance pas tout à fait insupportable, de fréquenter des êtres pas tout à fait ennemis, d'entendre des bruits de moteurs pas tout à fait assez stridents pour nous rendre fous ? Qui donc voudrait vivre dans un monde dont la caractéristique est de n'être pas tout à fait mortel ?"

Le pot de peinture est resté fermé. Aurais-je été ensorcelée par le syndrome du colibri ?

Dès le départ l'espèce humaine s'est caractérisée par sa capacité à innover en fabricant des instruments capables de modeler la matière. La vie sociale a gravité autour des habitudes et des façons de vivre engendrées par chaque nouvelle invention. Mais la technologie a profondément modifié notre rapport à la nature. Auparavant nos inventions étaient trop superficielles pour la mettre en danger. Désormais nous sommes assez puissants pour la détruire. Si nous sommes devenus les "maîtres" de la nature il nous incombe d'en être aussi les "gardiens". C'est la responsabilité que nous devons assumer et impérativement transmettre aux générations montantes. Certes la création est toujours souhaitable mais accompagnée d'une bonne dose de sagesse.

Marie-Thérèse Cordier



Alexis lors de la sortie de La Chevêche dans le Champsaur

© Jean Marie Grès

Alexis Nouailhat nous a quittés. Comme tous ceux qui l'ont connu, la nouvelle de sa disparition est arrivée comme un choc, une dépêche que l'on n'attendait pas. Et puis, le fait de voir sa boîte d'aquarelle désormais fermée, ses carnets inachevés, son crayon posé sur une page qui restera blanche, c'est de l'ordre de l'impossible.

Alexis, c'était un monde à lui tout seul. Je le connaissais depuis fort longtemps et, même si nous ne pouvions nous voir souvent, nous étions toujours en contact. Une information à partager, un texte à donner, une pensée à offrir, le bulletin d'une association à faire suivre... nous avions sans cesse des petits messages à nous transmettre. J'ai regardé ma boîte mail. Rien qu'en 2020, Alexis m'avait envoyé 56 messages.

Alexis était connu du grand public (notamment celui de La Chevêche) par ses illustrations naturalistes ; mais il adorait écrire. Les mots, il les collectionnait presque. Il ne se privait pas d'en couvrir ses dessins, et ses carnets de voyage en étaient remplis. Nommer les choses, c'était une façon à lui de se les approprier. Sa connaissance

de la faune et de la flore était grande, mais il connaissait également à merveille le nom de tous les sommets de l'arc alpin ou les villages dans chaque vallée. Ses dessins et aquarelles racontent aussi l'histoire de ceux qui les habitent et y travaillent. Il éprouvait d'ailleurs autant de plaisir à croquer un Gypaète en vol qu'une pelle, une fourchine ou un palou à côté d'un vieux four. Les mots, il jonglait avec. Avec une vivacité

d'esprit incroyable, il était capable d'enchaîner des jeux de mots délirants qui n'auraient certainement pas déplu à Pierre Dac. Lors d'un fameux weekend dans le Champsaur avec un groupe de La Chevêche au printemps 2018, je me souviens que les meilleurs d'entre nous se sont retrouvés immédiatement distancés, par un Alexis déchaîné, dans l'art du calambour, l'exercice de la paronymie et par son sens inné de la contrepèterie. Oui, avec Alexis, on se tenait les côtes.

L'humour, c'était presque un art de vivre. Et mieux que tout autre, il savait nous amuser à travers ses portraits d'animaux. Avec son style inimitable, il était capable de donner vie à tout ce que la faune comporte de plumes, de poils, d'écaillés ou d'autres choses encore. Sous son calame, une Chouette chevêche ouvrait largement le bec. On aurait pu croire qu'elle s'amusaient ou qu'elle se moquait de nous. Mais rien de farfelu dans l'œuvre d'Alexis. Avec une précision remarquable, il croquait avec une grande justesse l'anatomie de toutes les espèces qu'il représentait. Le double de l'artiste, c'était le naturaliste, l'observateur d'une nature qui l'inspirait

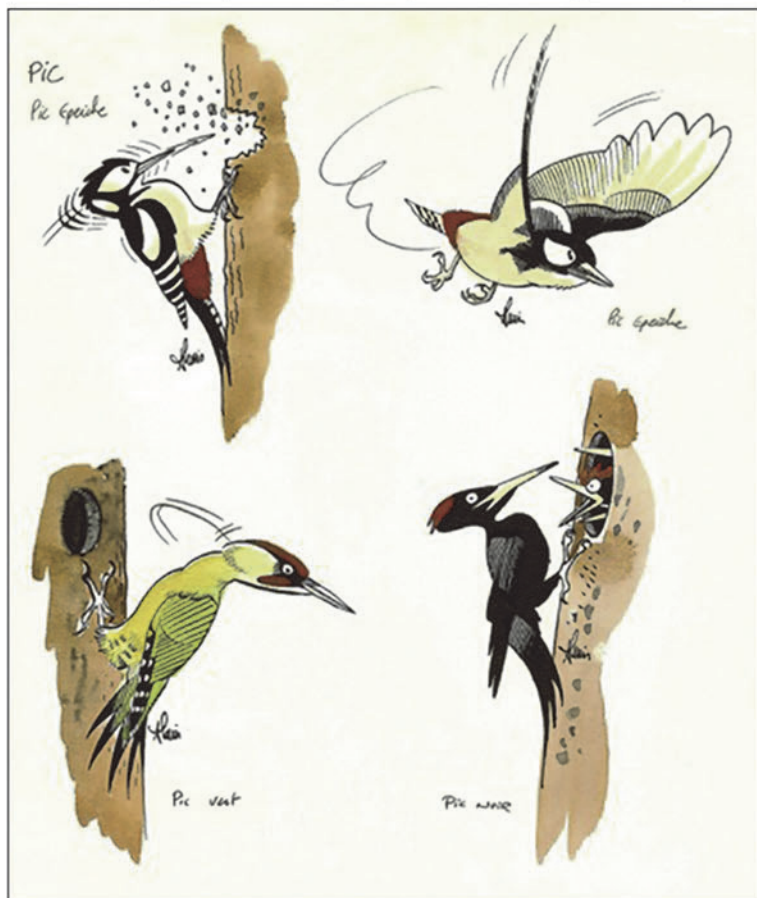
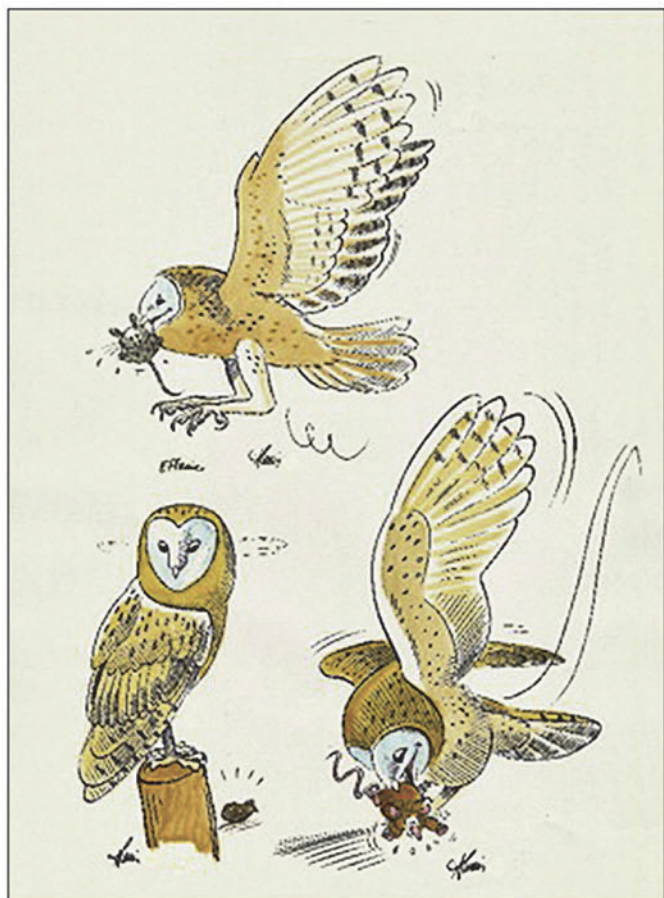
et qu'il aimait. Dans un petit message datant de décembre dernier, il concluait par cette phrase : « Que la nature soit source d'émerveillement tout au long de votre chemin ». C'était Alexis le dessinateur, le poète, le rêveur, le baroudeur mais aussi l'insatiable chercheur de beauté.

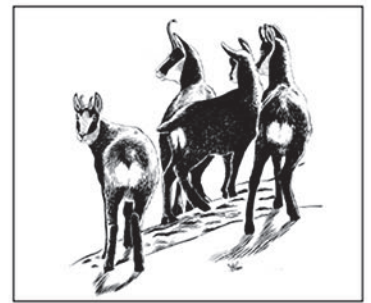
Aller sur le terrain avec Alexis ne s'oublie pas. Certes, il fallait être bon marcheur pour suivre ses longues enjambées. Mais qu'importe ; tous les sens en éveil, il pouvait repérer de très loin la minuscule silhouette d'un rapace en vol. Il connaissait aussi parfaitement les émissions vocales de tous les piafs des alpages, des bocages, des forêts..., ce qui faisait de lui un ornithologue accompli. Mais ce qui réellement me fascinait, c'était sa capacité à imiter le chant des oiseaux. Un don de plus, me direz-vous ; mais lorsqu'il s'amusait à appeler une Hulotte, un Coucou, une Fauvette babillarde ou un Pouillot de Bonelli, vous étiez à deux doigts de cocher l'espèce dans votre carnet d'observation.

Alexis, c'était tout ça et même plus encore. Je me rends compte, en écrivant ses lignes, qu'il est difficile d'en dresser le portrait. Sa simplicité, sa générosité aussi, ne peuvent se résumer en quelques phrases. La protection de l'environnement perd l'un de ses plus ardents défenseurs ; le monde de l'art l'un de ces adeptes. Personnellement, je perds aussi un ami. Alexis a choisi de quitter la scène, ce qui nous emplit de tristesse. Lorsque le bruit du crayon s'arrête, quelque chose se perd. Continuons cependant à scruter le ciel, à la recherche de tous ces oiseaux qui sillonnent le ciel. Quelque part, ils portent une parcelle de l'image d'Alexis.

Éric Barthélemy

PS : Les nombreuses publications d'Alexis Nouailhat (livres, carnets de voyage, cartes postales ...) sont toujours disponibles. N'hésitez pas à les acquérir.





Le (dernier) cahier d'Alexis Juste entre deux pluies en mai

Alexis était ce remarquable dessinateur et peintre de nature que l'on sait, cet étonnant ornithologue capable de reconnaître à coup sûr un oiseau à peine entr'aperçu mais plus encore un naturaliste accompli et passionné. Fleurs, arbres, champignons, insectes, oiseaux bien sûr mais aussi mammifères, rien n'échappait à sa curiosité, son besoin de savoir. Son moteur était, en réalité, le souci du partage de cet amour inconditionnel du vivant qui l'animait. Faire connaître, ressentir. Il s'y employait avec brio par ses dessins et ses textes où la pointe d'humour ajoutait juste ce qu'il faut de pétillant à la précision scientifique.

La pesanteur me guide naturellement jusqu'aux rives du Drac. Le "dragon" est en forme après deux jours de pluie. Les orchidées pointent le bout de leur nez -ou plutôt de l'éperon- comme les orchis pourpres qui montent très haut pour présenter leur casque, sépales et pétales roses à la lumière. Les insectes pollinisateurs émergent : abeilles sauvages (1000 espèces en France) cétoines, coléoptères, cantharidés, papillons. Ce matin les citrons volent. Les mâles citrons contrastent avec les femelles blanc-verdâtre. Les chenilles apprécient le nerprun. Mais aussi les piérides (de la rave ? du navet ? du chou ?) la détermination est un jeu.

Le paon du jour, le robert-le-diable, le vulcain et la petite tortue profitent des orties pour le développement des chenilles. Beaucoup plus rapide, voici un sphinx-gazé aux ailes transparentes et brun-rouge. Il butine méticuleusement les fleurs du chèvrefeuille. Un autre sphinx au vol stationnaire : le moro-sphinx dont la chenille vit sur les gailllets. C'est un puissant migrateur capable de coloniser toute l'Europe en hivernant.

Les azurés animent les coteaux, mais pour connaître l'espèce, j'abandonne ! (Une centaine d'espèces de lycaenidae en Europe).

Les premières libellules émergent de leur exuvie. Les zygoptères regroupent les demoiselles (ailes

égales) et les anisoptères (ailes inégales) plus grandes. Impressionnantes, leurs larves, quant à elles capturent leurs proies grâce à un "masque préhensile" qui est un labium modifié.

Autres insectes : les ascalaphes, avec de longues antennes aux extrémités en bouton, ailes nervurées et dorées (15 espèces en Europe) qui ressemblent étrangement aux fourmillions crépusculaires dont les larves creusent des entonnoirs dans le sable, avec juste les mandibules qui dépassent ; les proies glissent vers le fond. Les fourmis sont les proies les plus fréquentes d'où le nom de fourmilion. Il en existe 41 espèces.

Plié en deux sur ce petit univers, j'en oublie les hirondelles qui surfent avec les martinets. Savez-vous qu'un martinet parcourt plus d'un million de kilomètres dans sa vie, c'est-à-dire la distance Terre-Lune aller-retour ! Le martinet qui se nourrit, s'accouple et dort en plein ciel. Sur les îlots j'aperçois les chevaliers guignettes

hochant la queue. Ils traversent la rivière d'un vol vibrant sur des ailes arquées marquées par une barre blanche. "Hididididi !"

Juste à côté, parade nuptiale des petits gravelots, avec leurs "lunettes jaunes". Les cris territoriaux sur le site de nidification sont sonores et "mélancoliques". La plupart des coureurs ignorent sa présence, surtout avec le baladeur dans les oreilles et le chien qui longe la digue.

Les buses semblent couvrir dans un grand peuplier, les milans les imitent, les circaètes sont des points blancs dans un ciel aveuglant, mais je les localise lorsqu'ils passent devant le soleil... Chants de la huppe, du rossignol et du minuscule pic épeichette.

De retour à la maison, un essaim s'installe dans la ruche perchée sur le balcon. Ce remue-ménage intrigue les abeilles charpentières (xylocopes) et les osmies.

Alexis Nouailhat





La famille des procellariidés regroupe des oiseaux marins tels que les albatros, le Fulmar boréal, les pétrels, différentes espèces de puffins et quelques autres encore. Elle a fait l'objet de nombreuses études. Dans les deux précédents numéros de "La Chouette d'Euores", nous vous avons fait part des recherches menées par des ornithologues à partir du début du XX^{ème} siècle, notamment celles concernant le Puffin des anglais. Très tôt, on s'aperçut que cette espèce – ainsi que l'ensemble des oiseaux marins – possédait un sens de l'orientation étonnant. Leur boussole interne a clairement été mise en évidence. On s'interrogea aussi sur l'existence d'une "carte" pouvant fournir des informations aux oiseaux. Bref, existait-il des éléments susceptibles de les guider ?

Dans un premier temps, la technique de géolocalisation des oiseaux par satellite fournit de précieuses indications sur les voyages des Puffins. On remarqua tout d'abord qu'ils étaient capables de se déplacer d'un hémisphère à l'autre et que les distances parcourues étaient très importantes. On estime qu'ils peuvent effectuer des voyages de 16000 à 32000 kilomètres chaque année. En 2006, l'ornithologue anglais Tim Guilford, qui travaillait avec son équipe à Pembrokeshire, au pays de Galles, fixa des géolocalisateurs sur six couples de Puffins des anglais. Les instruments de mesures (pesant moins d'un gramme) furent récupérés l'année suivante. Ces oiseaux s'étaient dirigés rapidement à l'automne vers la côte Ouest de l'Europe et de l'Afrique. Ils avaient traversé l'équateur en direction du Brésil puis bifurqué vers le Sud pour passer l'hiver dans les riches eaux poissonneuses des côtes de la Patagonie. Le voyage de retour s'était effectué par le Nord vers les Caraïbes et la côte Est des Etats-Unis, avant de retraverser l'Atlantique Nord pour rejoindre leur site de nidification.

Les déplacements des puffins ne s'effectuent pas au hasard. Ils dépendent étroitement du vent. Le vaste mouvement circulaire des vents – dans le sens des aiguilles d'une montre dans l'hémisphère nord et dans le sens contraire dans l'hémisphère sud – dictent pratiquement leur route aux oiseaux. Leur condition de vie dépend du vent. S'ils appliquent le précepte "garde le vent derrière toi ou au moins par le travers", les Puffins peuvent aller n'importe où. Et ils savent le faire. On sait qu'ils utilisent leur connaissance et leur compréhension des

vents, mais qu'ils savent aussi s'adapter. Ils sont prêts à modifier leur comportement chaque année pour se rendre dans un secteur plutôt qu'un autre. Il existe donc une flexibilité dans les stratégies migratoires. Durant les premières années de leur existence, les jeunes Puffins ont tendance à explorer les océans. Le suivi d'un Puffin cendré a montré qu'il s'était rendu dans le Top Ten (pour un oiseau marin) de toutes les eaux les plus riches du globe : la Patagonie, le centre de l'Atlantique Sud, les riches courants froids au large des côtes de l'Afrique du Sud, le Nord-Ouest de l'Atlantique, le courant des Canaries au large de la côte Nord-Ouest de l'Afrique... Adulte, les individus explorent l'une ou l'autre de ces zones.

Pour un oiseau marin, coopérer avec le vent est essentiel. Mais un dernier point, plutôt inattendu, mérite d'être signalé : c'est l'importance de l'odorat pour naviguer sur les océans. On savait que les procellariidés possédaient un bulbe olfactif particulièrement développé. Les oiseaux savent reconnaître leur propre odeur et celles de leurs proches. Le terrier d'un Puffin, par exemple, est une véritable chambre à odeurs. Le Fulmar boréal, ne l'apprenez pas à vos dépens, est capable de cracher une substance nauséabonde sur n'importe quel intrus qui aurait la mauvaise idée de s'approcher trop près de son nid. Mais cette sensibilité aux odeurs n'est pas qu'anecdotique. Elle joue un rôle majeur parmi les étonnantes capacités d'orientation des oiseaux marins.

L'odeur du phytoplancton pour guide

Contrairement à nous qui, avouons-le, ne sentons pas grand-chose, la surface de l'océan n'est pas insignifiante pour les oiseaux. Ils perçoivent un paysage d'odeurs juste au-dessus de la surface de l'eau. Pour le comprendre, il faut rappeler quelques principes. Le phytoplancton – ces plantes microscopiques qui vivent à la surface de l'océan – est la source de nourriture du krill, ces petits crustacés que l'on rencontre dans tous les océans. La densité de phytoplancton, et donc de gros rassemblement de krill, est liée en partie à la structure des fonds marins. Certaines zones sont donc plus attractives que d'autres. Le krill constitue un élément fondamental de la chaîne alimentaire des écosystèmes océaniques. Il est lui-même source de nourriture pour les poissons, les oiseaux marins, les cétacés... Le phytoplancton émet un gaz, le sulfure de diméthyle (DMS), notamment lorsque le krill le consomme. Gabrielle Nevitt (spécialiste du système olfactif des oiseaux marins), et une équipe de chercheurs américains, a démontré que les oiseaux pouvaient détecter la présence de DMS dans l'air (même à des doses infimes), ce qui leur permettait de repérer les zones riches en krill et en poissons. En quelque sorte, le DMS agit comme une sorte de drapeau signalant aux oiseaux la présence de nourriture. Les puffins, ainsi que les autres oiseaux marins, ont une carte olfactive imprimée dans leur cerveau. Ils mémorisent les odeurs de certaines

zones comme nous-même nous nous rappelons les endroits que l'on a visités ! Cette carte leur donne des informations à la fois sur leur position, mais également sur la direction qu'ils auraient intérêt à suivre. L'odorat est donc le sens qui les gouverne.

Une étude passionnante, réalisée par l'ornithologue italienne Anna Gagliardo en 2010 et 2011, corrobore ce que nous venons de dire. L'expérience commença par la capture de 24 Puffins cendré sur une colonie de reproduction des Açores, cet archipel au milieu de l'Atlantique. Le protocole stipulait que les œufs devaient être placés dans un incubateur jusqu'au retour des oiseaux. On prenait davantage de précautions qu'à l'époque de Lack et Lockley. Les Puffins ont été répartis en 3 groupes de 8. Ceux du premier groupe ont été privés temporairement (mais au moins du temps de l'expérience, c'est-à-dire plusieurs semaines) de leur sens olfactif. Ils reçurent également un transmetteur Argos pour pouvoir être suivi par satellite. Les oiseaux du deuxième groupe furent équipés d'une petite boîte en pvc contenant un petit aimant, de façon à les déconnecter du champ magnétique terrestre. Enfin, les derniers oiseaux ne reçurent qu'une balise pour les localiser. Placés séparément dans des cages, les 24 Puffins cendré furent embarqués dans un gros bateau, puis relâchés en mer, à 800 kilomètres à l'est de la colonie. Qu'est-il advenu à ces oiseaux ? Ceux du troisième groupe, porteur seulement d'une balise de contrôle, sont revenus sans hésitation sur la colonie de reproduction. Même chose pour les puffins du deuxième groupe, confirmant l'hypothèse que le champ magnétique terrestre ne jouait pas vraiment un rôle chez les oiseaux marins, contrairement aux pigeons. En revanche, la situation fut très critique pour les oiseaux privés du sens de l'odorat. Ils ont erré pendant des milliers de kilomètres, complètement perdus. Leurs traces satellite ont révélé qu'ils ne savaient pas où aller, crclant au hasard dans l'océan. Seulement 3 individus ont pu revenir après plusieurs semaines d'errance, le temps de recouvrer leur odorat. Les autres disparurent des radars... Sentir la mer n'est pas qu'une expérience sensible. Pour un Puffin, c'est une question de survie.

Pour conclure cette série d'expériences que nous avons essayé de vous relater au fil de trois épisodes, on ne peut qu'être fasciné par les facultés étonnantes des oiseaux marins pour évoluer sur ces vastes océans. On ne connaît certainement pas tout mais, ce qui est certain, c'est que leur façon d'appréhender le monde est complètement différente de la nôtre. Le soleil, les vents, les odeurs... montrent à quel point ils savent être connectés avec les éléments naturels. Une belle leçon de vie, que je vous invite à méditer.

Eric Barthélemy

À lire : "The Seabird's Cry: The Lives and Loves of Puffins, Gannets and Other Ocean Voyagers" par Adam Nicolson, HarperCollins Publishers (en anglais).

association loi 1901 Association La Chevêche

Maison de quartier d'Euores
Place Jean-Baptiste Auffan
Euores - 13011 Marseille
Téléphone : 07 68 81 37 20
contact@cheveche.fr
http://www.cheveche.fr
http://facebook.com/LaCheveche

Président : Francis Castets
Vice-Présidente : Valérie Falque
Trésorière : Martine Germer
Secrétaire : Nadine André
Secrétaires adjointes :
Claude Gadbin-Henry,
Sylviane Blanc, Lydie de Monchy



Rédacteur en chef : Michel Raphaël.
Comité de rédaction : Nadine André, Olivier Briand, Sylviane Blanc, Francis Castets, Marie-Thérèse Cordier, Charles Coulier, Valérie Falque, Claude Gadbin-Henry, Martine Germer, Claude Jeannès, Lydie de Monchy.
Redacteur : Annette Agnès, Michel Raphaël. **Mise en page** : Claude Agnès
Aquarelle : Gilles Simon-Vermot